Johannes Angermuller

(Warwick ; CEMS/EHESS)

*Le discours comme pratique langagière. Construire la place des chercheurs dans le discours académique*

1. Introduction: vers un tournant praxéologique en analyse du discours

Dans les sciences humaines et sociales, le langage est la problématique transversale par excellence, étudiée dans les champs disciplinaires les plus éloignés. Mais c’est aussi une problématique qui peut révéler des pratiques, traditions et savoirs académiques bien hétérogènes voire incompatibles. En effet, le langage ne fédère pas toujours.

Une bonne partie du débat sur le langage tourne autour d’un clivage fondamental entre ceux qui conçoivent le langage comme porteur d’un sens pour les acteurs et ceux qui mettent l’accent sur l’organisation formelle du langage, sa matérialité et son épaisseur opaque. En règle générale, le premier point de vue est partagé par un grand nombre d’historiens, de politologues ou de sociologues qui étudient le langage afin de saisir son sens tandis que la deuxième perspective est défendue par des chercheurs, souvent en linguistique, mais parfois aussi en lettres et en philosophie, visant à classer et à répertorier les formes et ressources mobilisées dans la création du sens. Logique du sens vécu des uns, logique des formes opaques des autres – trop souvent la problématique du langage a donné lieu à un échange entre sourds, voire à des querelles entre ceux qui dénoncent la compréhension spontanée des acteurs en sciences sociales et ceux qui déplorent le formalisme aride de l’analyse linguistique.

Ce clivage semble être moins pertinent si l’on adopte le point de vue des nombreuses tendances « praxéologiques » qui se sont développées au croisement entre langage et société telles que la sociolinguistique, l’anthropologie linguistique, l’analyse conversationnelle, l’ethnographie de la communication… En passant des mots, phrases et textes aux usages que les participants font du langage dans un contexte, on découvre les manières de « faire sens » avec les ressources sémiotiques qui sont disponibles pour les participants dans une situation donnée. D’un point de vue praxéologique, on focalise sur le sens dans sa complexité et dans son hétérogénéité. Le langage présente ainsi des défis d’analyse qui invitent les linguistes à se tourner vers le social et d’autres chercheurs, venant de la sociologie, des sciences politiques, de l’histoire, à se tourner vers le langage.

Se situant au cœur de cet espace pluridisciplinaire « langage et société », le tournant praxéologique renvoie à la problématique du discours qui peut se définir avec cette formule : discours = langage + pratique + contexte, c’est-à-dire le discours comme l’usage des textes dans des contextes (Angermuller, Maingueneau & Wodak 2014 ; Angermuller, Nonhoff, Herschinger, Macgilchrist, Reisigl, Wedl, Wrana & Ziem 2014). D’un point de vue discursif, les discours font plus que représenter l’ordre et la structure du social ; en représentant le social, ils peuvent aussi le constituer d’une certaine manière. Une telle visée constructiviste se laisse voir aussi à l’égard de la question de la subjectivité : en entrant dans le discours, les individus sont « assujettis » et occupent des places plus ou moins visibles, légitimes et importantes dans une société. Dans l’optique pluridisciplinaire qui est celle de l’analyse du discours, le discours renvoie ainsi à la question portant sur la manière dont sont constitués les acteurs et leurs relations dans les pratiques langagières. On quitte ainsi le domaine bien délimité d’une discipline afin d’étudier cet objet hétérogène et complexe qu’est la production sociale du sens.

Les théoriciens du discours, de Michel Foucault en passant par John Gumperz jusqu’à Norman Fairclough et Dominique Maingueneau, ont toujours insisté sur le lien fondamental entre langage, praxis et société, mais les pratiques elles-mêmes sont restées un objet d’étude quelque peu négligé. Étant donné les origines de l’analyse du discours, ceci n’est pas une surprise. Les premiers discursivistes, inspirés par les approches distributionnalistes et textuelles, saisissent le discours encore comme un ordre linguistique pur dépassant le niveau des mots et des phrases. Avec le tournant pragmatico-énonciatif qui s’est opéré depuis les années 1970, l’analyse du discours s’ouvre au contexte dans lequel les énoncés du discours se font (1966 : 258-266). Mais l’« énonciation » a beau avoir opéré un tournant pragmatique, les pratiques elles-mêmes restent peu étudiées, au moins dans les traditions qui dominent en France et d’autres régions en Europe. Alors que les discursivistes privilégient souvent les textes écrits, les approches interactionnistes et conversationnelles de provenance anglo-américaine sont plus établies en sociolinguistique, en anthropologie et en sociologie.

Comment rendre compte des pratiques en analyse du discours – telle est la question que je m’efforce d’aborder ici à travers quelques exemples du discours académique. On part d’une conception large du discours académique comprenant une panoplie de pratiques parfois quotidiennes, parfois institutionnelles. En entrant dans le discours académique, les individus prennent part à l’actualisation de leur propre positionnement de chercheurs par rapport à leurs pairs au sein du monde social que constitue la recherche. Afin d’occuper leur place dans le discours académique, les chercheurs doivent utiliser le langage, lire, écrire, parler à travers les publications, conférences, entretiens, lettres…. C’est par l’entremise du discours académique que ceux qui participent peuvent devenir des « sujets » dans le monde de la recherche.

En concevant le discours académique comme une pratique de positionnement entre chercheurs, je voudrais mettre en exergue la part des participants qui ne sont ni dupes ni indifférents aux places et aux positions qui leur sont attribuées dans le discours. Après le tournant pragmatique en analyse du discours, il faudrait ainsi aller plus loin et opérer un tournant praxéologique, ce qui contribuerait à faire de l’analyse du discours un champ pluridisciplinaire au-delà des clivages entre sciences du langage et sciences sociales.

Cette contribution est constituée de trois parties. Une première décrit le cadre théorique du discours académique comme une pratique de positionnement entre chercheurs. Dans cette optique, afin de communiquer les théories et les idées, les chercheurs utilisent les énoncés qui leur permettent de participer à un jeu où il s’agit de défendre et d’améliorer sa place par rapport aux autres dans un univers qui est marqué par l’inégalité et l’exclusion. La deuxième partie explicite l’organisation polyphonique des énoncés en unités du discours académique. En partant d’un exemple – un extrait de la fin des *Mots et les choses* de Michel Foucault –, j’examine les places et les positions qui se construisent à travers l’énonciation. La troisième partie enfin concerne lectures qui sont faites de cet extrait qui permet à des lecteurs spécialisés de se positionner dans un monde caractérisé par des clivages disciplinaires et des structures à vocation inégalitaire entre chercheurs. La conclusion rappelle les enjeux existentiels que suppose ce jeu de positionnement pour les chercheurs, dans lequel ils essayent de trouver leurs places en tant que producteurs d’un savoir reconnus et légitimes avec plus ou moins de succès.

2. La construction des places des chercheurs dans le discours académique

Prise comme un discours, la recherche est une activité à la fois conceptuelle – dans la mesure où elle vise à la production d’un savoir spécialisé – et sociale – dans la mesure où elle positionne les chercheurs dans le monde de la recherche. Par discours académique, j’entends les pratiques langagières de positionnement entre chercheurs qui sous-tend la production du savoir académique. Les textes écrits forment le support privilégié par les chercheurs, notamment les publications qu’ils lisent et écrivent en quantité parfois impressionnante. Ce qui rend les publications si importantes pour les chercheurs, c’est qu’elles peuvent contribuer à établir des positions dans des communautés scientifiques à travers des distances spatio-temporelles considérables, ayant une existence matérielle dans les archives et bibliothèques.

Je conçois la recherche comme une pratique qui permet à certains chercheurs d’avoir une présence, une visibilité et une existence et d’occuper ainsi une place parmi d’autres chercheurs (par exemple une place reconnue dans une communauté scientifique et dans une institution d’éducation supérieure). Nombreux sont ceux qui se consacrent à la tâche de démarquer, de défendre et d’améliorer leurs positions vis-à-vis les autres. Mais peu de chercheurs accèdent réellement à la notoriété dans leur communauté, alors que la plupart de ceux qui participent à ce jeu n’ont ni voix ni droit ni même salaire. Si la République de la recherche académique a toujours réclamé les valeurs de la liberté et de l’égalité, elle n’a jamais été une communauté de citoyens libres et égaux. Ainsi, la critique du système éducatif chez Michel Foucault (1975) et Louis Althusser (1995), chez Pierre Bourdieu (1989) et Bernard Lahire (2011) s’impose également dans le monde de la recherche dont les inégalités considérables sont masquées derrière la recherche supposée désintéressée des chercheurs envers les vérités universelles et par une idéologie du talent naturel et du génie personnel. Ce constat peut apparaître injustement déprimant pour tous ceux qui aiment leur métier. Mais la question n’est pas d’ordre moral. Elle est plutôt de savoir comment se construisent les rapports de domination et d’exploitation qu’on connaît aussi dans d’autres domaines des sociétés contemporaines. Pour tenter une réponse, je dirai que cela commence par le discours – le discours conçu comme un ensemble de pratiques de positionnements de ceux qui y participent.

La notion de discours comme pratique de positionnement met l’accent sur deux points : premièrement, les places qu’occupent les chercheurs aux yeux des autres sont définies par le discours. Le discours contribue ainsi à rendre visibles les positions de ceux qui parlent et ainsi à les déployer d’une certaine manière par rapport aux autres. Deuxièmement, dans la mesure où les positions des sujets sont construites dans le discours, le discours ne peut pas laisser indifférents ceux qui le produisent car ils participent précisément à sa production pour devenir quelqu’un pour les autres, c’est-à-dire un « sujet ». Or, c’est en montrant tout leur savoir-faire ingénieux et en mobilisant leurs ressources sociales qu’ils essayent de trouver leur compte dans ce jeu de positionnements académiques continuel qu’ils ne contrôlent jamais entièrement (Angermuller 2013b).

Si je prends l’exemple du discours académique, c’est parce que les chercheurs sont pris dans un jeu de positionnements qui permet à certains d’exister en tant que chercheurs légitimes plus qu’à d’autres. Ce qui ne veut pas dire que les chercheurs s’engagent dans la recherche afin de voir quelques étiquettes ou labels superficiels mais rentables leur être attribuées. En effet, ce ne sont pas les stratégies qu’essayent de poursuivre les chercheurs qui peuvent expliquer pourquoi l’attention se porte sur certains plutôt que sur d’autres. On peut trouver sa place reconnue (ou non) en étant solitaire ou grégaire, « égoïste » ou « altruiste ». Et dans un espace qui valorise le désintéressement et l’authenticité, la stratégie qui vaut souvent le plus c’est de ne pas en avoir et de croire aux valeurs de la recherche.

Occuper sa place dans l’espace académique est une tâche qui touche à l’existence même des chercheurs et qui est souvent ressentie comme un souhait profond du chercheur. Cette tâche consiste à s’imposer dans un monde où beaucoup d’autres ont déjà trouvé leurs places. C’est à travers le discours académique que de grandes populations de chercheurs sont coordonnées et structurées ; des lignes de démarcation sont tracées ; les alliances sont nouées. Mais s’il y a un grand nombre d’individus qui sont déployés et agencés par le discours, personne n’est jamais que « chercheur ». Tout le monde doit jouer avec des existences multiples : par exemple, être mère de famille le matin et supporter de football le soir. Souvent les chercheurs doivent faire face à des contraintes contradictoires. La plupart des chercheurs sont aussi enseignants. Souvent, ils sont impliqués dans les tâches administratives et sont parfois actifs à l’extérieur du système éducatif comme, par exemple, en tant que militants pour une cause politique ou professionnels des médias. Les « chercheurs » sont ainsi des êtres hybrides confrontés au défi d’atteindre une certaine cohérence malgré les contraintes les poussant constamment dans l’un et l’autre sens.

Les chercheurs sont tenus de s’engager dans des activités plus ou moins intenses censées démontrer au plus grand nombre qu’eux aussi ont leur place légitime dans ce monde. Pour ce faire, les chercheurs s’engagent dans une panoplie d’activités qui permettent de nouer des liens avec d’autres et d’obtenir de meilleures places dans le réseau de relations dans lequel ils se trouvent. En même temps, les chercheurs sont loin de consacrer tout leur temps et toute leur énergie à la lecture et à la rédaction. Ce réseau se fait ressentir quand ils font une lettre de recommandation pour un doctorant ou une expertise sur un projet de recherche ou même dans des activités aussi banales et quotidiennes que d’échanger avec les collègues pendant un colloque, sans mentionner des pratiques comme les rencontres avec des doctorants, des journalistes et des acteurs médiatiques et politiques par exemple. Personne n’est que chercheur dans la vie. Individuellement, ces activités ne sont pas forcément « rationnelles ». Mais dans l’ensemble des pratiques qui font la vie d’un chercheur, elles peuvent finalement se révéler profitables dans le sens où, toutes ensembles, elles contribuent à stabiliser et améliorer la place du chercheur dans un univers de relations floues, fluides et changeantes.

3. La polyphonie des textes académique : l’exemple d’un texte de Foucault

Comment rendre compte du fonctionnement discursif des textes académiques ? Depuis le tournant pragmatico-énonciatif en analyse du discours, il ne s’agit plus de rendre compte de la langue comme système lisse et homogène mais plutôt comme un espace dans lequel s’inscrit le sujet au moyen des marqueurs énonciatifs du langage (Benveniste 1966 : 258-266). À travers les marqueurs énonciatifs, la subjectivité s’inscrit dans le langage. C’est Michel Foucault qui, dans ses ouvrages, a insisté sur la question centrale de la subjectivité – de *L’Archéologie du savoir* (1969), où il a esquissé le projet d’une analyse du discours énonciative, jusqu’à ses cours de 1977 à 1978 sur la gouvernementalité (2004) – ce régime de pouvoir néolibéral qui passe par la création de sujets libres et autonomes. Si ces interrogations insistent sur la place que doit occuper le sujet dans le social, elles nous poussent à considérer le discours comme une pratique de mise en sujet – une pratique qui ne laisse pas indifférents ceux qui sont mis en sujet. Suivant une telle perspective post-structuraliste, je conçois le discours comme un ensemble d’énoncés qui constituent un espace polyphonique dans lequel les participants s’efforcent de trouver leurs places (Angermuller 2013a).

Pour retracer le cadre d’analyse, j’ai recours à des modèles qui permettent d’analyser les énoncés comme unités fondamentales du discours. Selon la théorie des actes de parole, l’énoncé est une réalisation linguistique d’un acte de parole énoncé par quelqu’un dans un contexte (Searle 1992 : 16). Selon la théorie de la polyphonie discursive, les énoncés peuvent renvoyer à des actes de parole simples ou complexes. Alors que les énoncés simples renvoient à un seul acte, les énoncés complexes en emboîtent plusieurs. Chaque énoncé réfléchit la place du locuteur comme celui qui parle en dernière instance. Mais grâce aux marqueurs énonciatifs de la polyphonie, les énoncés peuvent indiquer la présence d’autres voix (Ducrot 1984 : 189ff. ; voir aussi la Scapoline - la théorie scandinave de la polyphonie linguistique, Nølke, Fløttum et Norén 2004). On peut ainsi voir comment, en tant que fragments d’un spectacle dialogique entre voix, les énoncés peuvent orienter la façon dont les participants du discours construisent leurs relations avec les autres. Et c’est ce caractère polyphonique des énoncés qui permet aux chercheurs d’entrer dans le jeu de distinctions académiques subtiles.

Pour donner un exemple, on peut regarder cet énoncé tiré de la fin des *Mots et les choses* de Michel Foucault (1966 : 398).

« Une chose en tout cas est certaine : (2) c’est que l’homme n’est pas le plus vieux problème ni le plus constant qui se soit posé au savoir humain. »

Ici, dans la négation, le locuteur L qu’on associe avec l’auteur (« Foucault » dont la signature figure sur la couverture du livre) met à distance le point de vue de quelqu’un d’autre (qui correspond à l’allocuteur ou A) dont on ignore le nom. On voit donc se dessiner les bribes d’un dialogue où le locuteur Foucault répond à quelqu’un qui dit : « L’homme est le plus vieux problème et le plus constant qui se soit posé au savoir humain. » Dans une version simplifiée de Ducrot/Scapoline, on pourrait formaliser la configuration dialogique qui s’inscrit dans l’énoncé ainsi :

Allocuteur A : p1 « L’homme est le plus vieux problème et le plus constant qui se soit posé au savoir humain. »)

Locuteur L : NON A(p1)

C’est un exercice d’analyse polyphonique simple qui témoigne de l’indexicalité complexe des énoncés permettant aux chercheurs de se démarquer les uns des autres dans un ping-pong de voix tantôt nommées, tantôt anonymes dont les traces nombreuses témoignent de la présence du sujet dans le langage.

Cependant, si la linguistique pragmatico-énonciative permet de montrer comment les énoncés, à travers les marqueurs de la polyphonie, renvoient à leurs contextes, elle ne dit rien des pratiques dans lesquelles les contextes sont mobilisés et construits réellement. Si la linguistique pragmatico-énonciative fait abstraction de ces pratiques réelles, elle peut aider à montrer comment les participants du discours mobilisent des ressources linguistiques afin de construire des réalités discursives. C’est là où peut se justifier l’apport de la linguistique en analyse du discours dont la question est de savoir comment le discours constitue les réalités en les représentant.

4. La lecture comme une pratique de positionnement

Si l’analyse du discours s’inspire de la pragmatique linguistique, on se rend compte que le tournant pragmatique dans l’analyse du discours n’est pas allé très loin. Il faudrait un tournant praxéologique qui rende compte des pratiques elles-mêmes. Alors que les réalités sociales sont construites dans les pratiques discursives, ces pratiques n’existent pas en dehors d’un support sémiotique et linguistique – les énoncés. Les réactions que j’ai pu recueillir en 2010 et 2012 dans des entretiens avec une vingtaine de chercheurs spécialisés en sciences humaines et sociales de deux universités américaines, peuvent en donner une idée plus précise. Dans ces entretiens, j’ai montré à mes experts un petit extrait de l’ouvrage de Foucault, qu’ils devaient contextualiser par rapport à ceux qu’ils voyaient comme pertinents pour le discours en question. Dans leurs réactions, on voit comment les lecteurs de publications académiques se positionnent dans un jeu de ping-pong qui permet aux chercheurs de nouer des liens entre eux et de trouver leur place dans l’ordre académique – dans le face-à-face de l’interviewé et de l’intervieweur mais aussi avec d’autres chercheurs proches et éloignés, connus et inconnus, réel et fictifs, vivants et morts dans les communautés scientifiques plus vastes. À titre d’exemple, je cite ces deux réactions qui témoignent des réactions de mes experts, deux chercheurs faisant autorité dans leur domaine respectif :

Interview X (West Coast University, 2010)[[1]](#footnote-1)

X : OK, this is Foucault?

Angermuller : Yes

X : (7) Oh, he is such a deconstructionist! These people are impossible to understand. Um. Here’s the\_ ,you know, this is another thing, this is another difference between America and Europe and particularly France [...]

Angermuller : So, do you have some idea, who he [Foucault] was talking to?

X : [...] I mean, the gang, guys like Derrida, I suppose. What’s his name and what’s his name and what’s his name. Um (-) Other people within, you know, the basic deconstructionist school. Whoever they are, they talk to each other. Them, not us, you see. Because, again, Americans\_ American linguists and you know, here linguistics is different from other fields, we, you know, this is not part of our education.

Interview X (Université de la côte ouest, 2010)

X : OK, c’est Foucault?

Angermuller : Oui.

X : (7) Oh, il est tellement déconstructiviste ! Il est impossible de comprendre ces gens-là. Hm. Voilà... c’est un autre truc, c’est une autre différence entre l’Amérique et l’Europe et particulièrement la France [...]

Angermuller : Alors, vous avez une idée à qui Foucault était en train de parler?

X : [...] Je crois, la bande, des mecs comme Derrida, je crois. Untel, untel et untel. Um. (-) D’autres gens vous savez à l’intérieur de l’école déconstructiviste. Qui que ce soit, ils parlent entre eux. Eux, pas nous, vous voyez. Parce que, encore, les Américains, les linguistes américains et vous savez ici la linguistique est différente d’autres champs. Nous, vous savez, cela ne fait pas partie de notre éducation.

Interview Y (West Coast University, 2010)

Y : [...] So, there are two people he’s addressing here: One is, he’s addressing the traditional Saussure, the categories are exactly Saussurian categories. But he is also addressing the the (-) what he takes to be the vulgarity of French intellectual life.

Angermuller : Mhm. (-) OK, so, um, it would be Saussure. Who else would be addressed? Who would say that he’s a structuralist, for example?

Y : Well, I don’t know (-) the\_ the people who wrote of things in France in those days, but I know that it was generally\_ he used to be complaining about this, that he was regarded as a structuralist and he never thought of himself that way.

Angermuller : OK (-). And, um, who would other people would react to Foucault, maybe in\_ at that time in France?

Y : Well, he hated Derrida, but I doubt this is addressed at Derrida.

Angermuller: Mhm. OK.

Interview Y (Université de la côte ouest, 2010)

Y : [...] Ainsi, il y a deux personnes à qui il s’adresse ici. L’un c’est qu’il s’adresse au Saussure traditionnel, les catégories sont exactement saussuriennes. Mais il s’adresse aussi à à (-) ce qu’il considère comme la vulgarité de la vie intellectuelle française.

Angermuller : Mhm. (-) OK, alors, um, ce serait Saussure. À qui d’autre ce serait adressé ? Qui dirait que c’est un structuraliste par exemple ?

Y : Eh bien, je ne sais pas (-) les les gens qui ont écrit des choses en France à cette époque, mais je sais que c’était en général\_ il avait l’habitude de se plaindre de ça, d’être considéré comme un structuraliste et jamais il ne se voyait comme ça lui-même.

Angermuller : OK (-). Et, um, comment d’autres gens réagiraient à Foucault, peut-être en\_ en France à cette époque?

Y : Eh bien, il détestait Derrida, mais je ne crois pas que ce soit adressé à Derrida.

Angermuller : Mhm. OK.

Dans ces extraits, les lecteurs mobilisent les étiquettes afin de qualifier Foucault comme partie prenante d’une mouvance déconstructiviste ou anti-déconstructiviste, d’un mouvement structuraliste ou anti-structuraliste. On voit aussi le rapport à d’autres figures du discours académique, mortes ou vivantes comme Saussure ou Derrida, qui sont présentées comme étant proches ou distantes. Ce n’est pas une activité qui va de soi et les nombreux entretiens menés témoignent de la pluralité des façons de s’acquitter de la tâche. En effet, c’est en fonction de son passé et de son ancrage dans un certain milieu disciplinaire que chaque chercheur semble dessiner un tableau différent des amis et des ennemis que Foucault aurait à l’esprit en écrivant ce passage.

Or c’est dans ces manières spécifiques de lire un énoncé donné que le discours se révèle en tant que pratique contribuant à rendre réelles certaines positions. Si Derrida est cité comme un proche de Foucault chez X et un adversaire chez Y, les deux lecteurs mettent le locuteur de l’énoncé (« Foucault ») pour ainsi dire « en société » – une société qui ne comporte pas seulement les personnages de Foucault et de Derrida mais aussi des collectivités comme les autres intellectuels structuralistes ou déconstructivistes ainsi que les milieux français et américain à un moment donné. Dans cette « scénographisation » de l’énoncé (Angermuller 2013a), les interviewés construisent ainsi une représentation d’un réseau d’amis et d’adversaires autour du locuteur Foucault. Cependant, si cette représentation n’est pas plus réelle que n’importe quelle autre représentation, elle aussi indexe ceux qui parlent. Les contextes construits par les deux experts renvoient ainsi à leurs propres places, qu’ils créent par rapport à Foucault et à Derrida, aux structuralistes et aux déconstructivistes, aux Américains et aux Français sans que ce soit leur but conscient et stratégique. Leurs propres places ne peuvent pas ne pas émerger dans ce qu’ils disent bien que ce ne soit pas délibéré puisque c’est des idées et théories de Foucault qu’ils veulent parler. Et celles-ci s’inscrivent bien évidemment dans ce terrain bien structuré et circonscrit qu’on appelle les disciplines. Si X met Derrida dans le même camp que Foucault tandis que Y souligne leur distance, c’est parce que X se place en linguiste pour qui Foucault n’est pas linguiste alors que Y se place en philosophe pour lequel Foucault n’est pas philosophe. Comme Derrida est philosophe, la perception que X et Y ont de la relation entre Foucault et Derrida ne peut que différer dans la mesure où cette perception renvoie à l’existence que défendent les lecteurs en tant que représentants de certains champs disciplinaires. D’une certaine manière, la place qu’occupent les deux lecteurs est ainsi un effet de l’usage qu’ils font de cet énoncé.

Dans ces micro-pratiques langagières, qui se prolongent dans de nombreuses activités quotidiennes et institutionnelles, les participants du discours produisent et reproduisent leurs places dans l’espace social, qui sont censées devenir plus ou moins réelles, légitimes et visibles pour les autres. C’est parce qu’ils participent à une bataille discursive pour y exister eux-mêmes qu’ils n’arrêtent pas de consolider le découpage en champs disciplinaires et systèmes académiques différents de la recherche.

5. Conclusion : les pratiques langagières comme constitutives du social

Dans les deux exemples, on a vu comment les interviewés négocient leurs places dans le discours déclenché par la lecture d’un énoncé de Michel Foucault – malgré eux en quelque sorte et dans la mesure où cette pratique de positionnement confirme et rend réelles leurs propres positions en tant que membres d’une communauté disciplinaire. C’est dans un jeu de ping-pong polyphonique entre locuteurs, énonciateurs et lecteurs que se construisent les rapports entre les chercheurs. Souvent leurs places s’inscrivent dans un espace coupé en mini-spécialités sous-disciplinaires qui ont été construites et établies à travers un travail discursif des générations de chercheurs. Dans les interviews, on a vu combien il est difficile d’échapper à cette logique qui se reproduit quelles que soient les intentions de ceux qui participent au discours. C’est le travail de Michel Foucault qui rappelle que les pratiques de positionnements académiques peuvent dépasser les sentiers battus d’un ordre disciplinaire constitué (Angermuller 2013c). Dans cet esprit, il reste à souhaiter que l’analyse du discours continue d’être un espace où on peut dépasser les clivages disciplinaires bien établis comme celui entre linguistes et sociologues, entre spécialistes de l’énonciation français et chercheurs interactionnistes anglo-saxons.

Bibliographie

Althusser Louis, 1995 (1969), *Sur la reproduction*, Paris, Presses Universitaires de France.

Angermuller Johannes, 2013a, *Analyse du discours poststructuraliste. Les voix du sujet dans le langage chez Lacan, Althusser, Foucault, Derrida et Sollers*, Limoges, Lambert Lucas.

Angermuller Johannes, 2013b, « How to become an academic philosopher. Academic discourse as a multileveled positioning practice » *Sociología histórica*, 3, p. 263-289.

Angermuller Johannes, 2013c, *Le Champ de la théorie. Essor et déclin du structuralisme en France*, Paris, Hermann.

Angermuller Johannes, Dominique Maingueneau et Ruth Wodak, 2014, « The Discourse Studies Reader. An Introduction » dans Johannes Angermuller, Dominique Maingueneau et Ruth Wodak (dir.), *The Discourse Studies Reader. Main Currents in Theory and Analysis*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins, p. 16-36.

Angermuller Johannes, Martin Nonhoff, Eva Herschinger, Felicitas Macgilchrist, Martin Reisigl, Juliette Wedl, Daniel Wrana et Alexander Ziem (dir.), 2014, *Diskursforschung. Ein interdisziplinäres Handbuch. Band I: Theorien, Methodologien und Kontroversen. Band II: Methoden und Analysepraxis. Perspektiven auf Hochschulreformdiskurse*, Bielefeld, transcript.

Benveniste Émile, 1966, *Problèmes de linguistique générale, 1*, Paris, Gallimard.

Bourdieu Pierre, 1989, *La Noblesse d’État. Grandes Écoles et esprit de corps*, Paris, Minuit.

Ducrot Oswald, 1984, *Le Dire et le dit*, Paris, Minuit.

Michel Foucault, 1966, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard.

Foucault Michel, 1969, *L’Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.

Foucault Michel, 1975, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.

Foucault Michel, 2004, *Territoire, population, sécurité*, Paris, Gallimard, Seuil.

Lahire Bernard, 2011, *La Raison scolaire. École et pratiques d'écriture, entre savoir et pouvoir*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Nølke Henning, Kjersti Fløttum et Coco Norén, 2004, *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Paris, Kimé.

Searle John, 1992 (1969), *Speech acts. An Essay in the Philosophy of Language*, Cambridge, Cambridge University Press.

1. On applique ici un système de transcription simplifié qui rend les productions vocales (Um. Mhm.) et les pauses (-). [↑](#footnote-ref-1)